

POUR VOUS

TOUS LES JEUDIS
UN FRANC 50

NUMÉRO 354
26 SEPTEMBRE 1935

UN JOUR AU STUDIO
Pierre L. Blanchard
D'APRÈS
SERGI VEBER

LE PLUS GRAND HEBDOMADAIRE DU CINÉMA



Jeanne Harlow qui va se marier, dit-on, avec William Powell

LES FILMS NOUVEAUX



Le regretté Will Rogers dans une scène du « Démon de la politique ».

Le Démon de la politique

(Film parlant américain, sous-titres français)

Le visage fripé, spirituel et enfantin de Will Rogers apparaît, dans ce film, pour la dernière fois. Achevé peu avant sa mort, *Le Démon de la politique* est une preuve suprême de l'humour et du charme de ce dieu jovial des Babbitts, de ce Will Rogers qui exprimait si bien l'opinion bornée et cordiale de l'Américain moyen, ou plutôt du paysan du Middle-West, et qui pourtant, par son aspect physique, ne paraissait avoir rien de commun avec les petites gens dont il s'était fait l'interprète. Fait sur mesure pour Will Rogers, *Le Démon de la politique* est un film qui contient des traits satiriques assez faciles, mais plaisants, et une intrigue aussi banale qu'humaine ; il se déroule dans ce charmant Minnesota d'il y a trente ans, où les troupeaux de moutons n'étaient pas encore motorisés et où les politiciens locaux portaient une jaquette. La gentillesse des mœurs qu'on y décrit et la vague parfum de campagne qui y flotte empêcheront le spectateur de blâmer la facilité des épisodes qu'on lui raconte et le porteront à applaudir avec amitié des réparties de Will Rogers ou le bémol ahurissant de Stepin Fetchit, ce nègre à l'équilibre perpétuellement instable.

Will Rogers, avocat, a pour associé un avantageux garçon dont il se propose de faire un procureur général ; or, le père de la jeune fille qu'aime son candidat aspire lui-même à la même charge. D'où conflit, rupture des fiançailles, injures, car Will Rogers n'y va pas de main morte et tient à démolir l'adversaire de son protégé. Sa pittoresque campagne donne d'excellents résultats : c'est son candidat qui l'emporte, et, ainsi que vous vous en doutiez, il finit par unir son sort à la femme de ses rêves, qu'interprète fort gentiment Evelyn Venable. — Nino Frank.

Le Perroquet chinois

(Film parlant américain, sous-titres français)

L'ANIMAL qui donne son titre à ce film jouait un grand rôle dans le roman d'Earl Derr Biggers, dont s'est inspiré le metteur en scène du *Perroquet chinois*. C'était une bête bavarde et mystérieuse, qui posait des énigmes à la manière du sphinx. Dans le film, elle ne fait qu'apparaître, pour succomber aussitôt après à une mort ignominieuse. Aussi le spectateur, dérouté par la complication de l'histoire que lui raconte l'écran, s'attend toujours à voir réparaître le fantôme du perroquet et à en recevoir quelques explications complémentaires qui l'aident à voir clair dans les malheurs de P. J. Madden, milliardaire et amateur de bijoux. Hélas ! le perroquet ne sort pas de sa tombe, et son compatriote Charlie Chan, détec-

tive obséquieux, est d'un laconisme affolant ; il se contente de murmurer des phrases d'une subtilité et d'une poésie garanties.

Pourquoi P. J. Madden tient-il à ce qu'on lui apporte à son ranch, en plein désert californien, le collier de perles qu'il veut acheter à un grand bijoutier ? A quoi riment ces coups de feu, ces taches de sang, ces ombres qui rasent les murs, ces hurlements que le fils du bijoutier surprend par hasard ? Que viennent faire là-dedans Jerry Delaney, gangster, le professeur Gamble, botaniste, et la troupe de cinéma à qui une jeune fille blonde et gentille sert de cornac ? Je suis trop bien élevé pour vous répondre. Mystère et discrétion. Je ne vous dirai pas qui est l'assassin, qui est l'assassiné, mais peut-être avez-vous déjà deviné quels jeunes personnages se marieront à la fin du film.

Le *Perroquet chinois* appartient à la série des aventures de Charlie Chan, ce policier cauteleux et pénétrant qu'interprète si plaisamment Warner Oland. Donald Woods et quelques seigneurs de moindre importance sont ses partenaires. Et leur histoire vous distraira. Au surplus, vous l'oublierez aussitôt vue. — N. F.

Bonne Chance !

(Film parlant français)

M. SACHA GUITRY a médité du cinéma et il en fait qui mérite de l'attention. Il y a même des images fort ingénieuses dans *Bonne Chance !* une comédie qu'il a rédigée pour l'écran. Le rythme n'en est pas absent, des oppositions, des contrastes y viennent avec opportunité et on ne les prévoit pas toujours. Un triple rêve donne lieu à des portraits drôles. Le mouvement est piquant, malgré l'abondance d'un dialogue alerte, spirituel, que viennent gâter quelques répliques moins bien venues. On entend là des mots de situation excellents, mais d'autres moins heureux ou qui seraient à leur place peut-être dans le livre ou sur la scène. En somme, une amusante fantaisie.

Il s'agit là de Claude, peintre pauvre, voisin de Marie, fille d'une blanchisseuse. « Bonne chance ! » lui dit-il un jour. Elle reçoit d'une cliente une somme qui lui permet d'acheter un billet de loterie. Elle promet à Claude de partager avec lui le lot si elle en gagne un. Or, elle touche deux millions. Claude en accepte la moitié à la condition de dépenser sa part, son million, avec elle, en voyage. Or, à la suite d'une déconvenue ou d'une erreur, elle a promis le mariage à un benêt qui part pour une période militaire. La cérémonie devrait avoir lieu à son retour.

Voyage de Claude et de Marie. Péripéties, incidents. Fête dans la petite ville méridionale où Marie est née de père inconnu. Décidé à ce qu'il croit inévitable, c'est-à-dire à voir



Jacqueline Delubac et Sacha Guitry dans « Bonne Chance ».

Marie épouser l'idiot, Claude, secrètement, veut la reconnaître comme sa fille, mais après des événements variés, dont un intime et capital, c'est avec le jeune peintre — qui a encore gagné une forte somme à Monte-Carlo — que la demoiselle se marie.

Bonne Chance ! ne comporte pas de longueurs ; c'est une comédie vive et gaie.

On a le droit, en examinant le scénario, d'imaginer ce qu'en aurait fait Charlie Chaplin. L'« homme-cinéma » pouvait fort bien traiter, mais tout autrement, le sujet inventé par l'« homme-théâtre » : il aurait terminé sur une note triste et aurait évité le dialogue ; Charlot (qui n'eût pas été peintre comme Claude, mais vagabond) aurait vécu treize jours d'opulence et d'espoir, puis fût redevenu pauvre et désolé, tandis que Marie eût épousé l'imbécile et premier fiancé.

Il serait ridicule d'insister sur l'autorité, la justesse d'expression de M. Sacha Guitry dans le rôle principal. Mlle Jacqueline Delubac joue Marie avec une sympathique gentillesse. M. Montel, si mal utilisé jusqu'ici au cinéma, est redevenu, dans une silhouette, le comique d'envergure qu'il était autrefois. Et les autres acteurs, tous à leur place, sont : Mmes Pauline Carton, Suffel, Andrée Guize, Renée Denoy ; MM. Numès fils, excellent ahuri ; Paul Dullac, un joyeux maire méridional ; Robert Darthez, Rivers Cadet, etc... M. Hubertau a, dans l'amusante fête de la petite ville, trouvé l'occasion de faire entendre sa belle voix de basse. — Lucien Wahl.

Pasteur

(Film parlant français)

PASTEUR, film de M. Sacha Guitry, est inspiré par une pièce du même auteur créée par Lucien Guitry, laquelle fut dictée par la vérité. Les uns diront : « Ce n'est pas du cinéma. » D'autres, ou les mêmes : « C'est du théâtre. » Ce n'est peut-être ni l'un ni l'autre, car on ne peut commenter cet ouvrage ou le considérer comme un film « courant ». Il ne ressortit même pas au genre des films biographiques, tels que *Struensee* ou *Le Duc de fer*, dont le sujet comporte un certain mouvement. Obligatoirement, dans un film qui a trait à la vie de Pasteur, la parole doit primer. Les images illustrent, mais, cela dit, on doit reconnaître la qualité du résultat. On suit avec intérêt les conversations auxquelles prend part le savant ; et l'atmosphère de l'Académie de Médecine, lorsqu'il répond aux attaques d'adversaires routiniers, celle de la scène où il reçoit le petit Meister qu'il va sauver, celle du jubilé à la Sorbonne, sont des réussites.

M. Sacha Guitry est un Pasteur émouvant, et tous ses partenaires ont été parfaitement choisis et dirigés. M. Jean Périer représente le médecin qui vaccine l'enfant et conseille au savant de se reposer ; M. José Squinquel, l'élève préféré du maître ; M. Louis Maurel, un vieux savant stupide ; M. Schutz, qu'on regretterait de ne plus voir à l'écran, le grand-père du petit Meister, et on doit citer encore MM. Bonvallet (en Sadi Carnot), Gaston Dubosc, Louis Gauthier, Marnay, le petit Rodon, etc. — L. W.

Employees entrance

(Film américain, sous-titres français)

EMPLOYEES ENTRANCE (L'Entrée des employés) respecte l'unité de lieu comme *Grand Hôtel* ou *Union Depot*. On retrouve, au cours de ce film, les scènes de la pièce de David Boehm, que Roy del Ruth s'est heureusement chargé d'illustrer. Toute l'action se déroule dans un grand magasin, Monroe Sto-

res, que le directeur, Kurt Anderson, organise avec une absence de scrupule qui le conduit directement au succès. Sans doute, un tel film se propose-t-il de nous découvrir la vie de milliers d'employés qui cessent de jouer, le jour, selon les exigences du commerce, ou leurs comédies ou leurs tragédies ? Mais *Employees entrance* reste surtout un prétexte pour un acteur. Il va sans dire que Warren William interprète parfaitement le rôle du directeur, qui se soucie moins de ses employés que de son succès et qui jongle au besoin avec le président ou le vice-président de sa compagnie. Ainsi risque-t-il de ruiner le bonheur de son assistant, Walter Forde, et de la femme de ce dernier, qui tient splendidement une place de mannequin. Mais comme Loretta Young prête son charme à cette héroïne, elle déjoue naturellement la malchance qui s'acharne sur elle. Essaie-t-elle, en vain, de s'empoisonner ? La voilà qui retrouve son mari, la main sur le cœur. Comment n'en serait-on pas heureux pour elle ? On peut reprendre au refrain : Tout est bien. — Paul Gilson.

Bozambo

(Film parlant anglais, sous-titres français)

DEUX romans d'Edgar Wallace ont inspiré *Bozambo*, film anglais dirigé par Zoltan Korda et dont le scénario est dû au romancier hongrois Lajos Biro et à Jaffrey Dell. *Bozambo* est le nom d'un colosse noir, au regard franc, qui a été naguère condamné. Il prouve un dévouement sans bornes à l'Angleterre et à son représentant dans le territoire étendu où il vit. Ce résident, Sanders, a contribué à établir la paix parmi les tribus guerrières, mais il part pour quelques mois en vacances et, aussitôt, arrivent deux trafiquants d'alcool qui le font passer pour mort et sont la cause de désordres nombreux, malgré les efforts du remplaçant de Sanders.

Bozambo, qui a participé à des actions diverses dont nous étions témoins, a épousé une gentille esclave dont il a deux enfants. Un vieux roi nègre, qui le rend responsable de ses ennuis, fait enlever la jeune femme, que vient reprendre Bozambo, et tout deux vont être tués quand surviennent Sanders et ses sous-ordres malgré les intempéries. Cette fin couronne un film dont le commencement explique des faits, souligne un peu lentement son point de départ, mais qui, jamais, n'est indifférent et où la documentation joue un rôle.

On veut dire que des danses, des chants sont intercalés ; parfois, ils ralentissent l'action en lui apportant plus de vérité, mais rien n'est faux dans ces images souvent harmonieuses. Le passage d'un avion au-dessus d'une terre où passent de nombreux animaux, girafes, rhinocéros, etc., n'est pas le tableau le moins intéressant de *Bozambo*, dont l'interprétation réunit une foule de noirs africains, tout en donnant le grand rôle au puissant Paul Robeson, comédien et chanteur américain justement célèbre pour sa voix splendide, et que nous avons vu dans *L'Empereur Jones*. La jeune femme de Bozambo est représentée par Nina Mae Mac Kinney, qui chante joliment une berceuse. Tony Wane, qui doit être un acteur anglais, est un roi nègre très vraisemblable.

On projette dans le même spectacle un « Mickey » d'une qualité moyenne pour un « Mickey », c'est-à-dire supérieure à la moyenne des dessins animés, et une « Silly Symphony » jolie et qui force le rire avec ses oiseaux humains, son jury chantant et une Mae West à pattes palmées. — L. W.